

## 24 images

24 iMAGES

### Champ de ruines

### *Terra Incognita* de Ghassan Salhab

Gérard Grugeau

---

Numéro 186, mars 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2018). Compte rendu de [Champ de ruines / *Terra Incognita* de Ghassan Salhab]. *24 images*, (186), 78–78.

# Terra Incognita de Ghassan Salhab

## CHAMP DE RUINES

par Gérard Grugeau

Face au cinéma méconnu de Ghassan Salhab, on pense à l'auteure Régine Robin qui creuse la question de l'exil et des multiples appartenances : « Pas d'ordre. Ni chronologie, ni logique, ni *logis*. Rien qu'un désir d'écriture et cette prolifération d'existence.<sup>1</sup> » Autant *Beyrouth fantôme* (1998) que *Terra Incognita* (2002), les deux premiers longs métrages du cinéaste libanais<sup>2</sup>, témoignent dans leur propos et dans leur forme de cette anarchie de l'être et du matériau cinématographique pour rendre compte du rapport du déraciné à sa ville dans l'après-guerre civile. Né à Dakar de parents libanais, venu à Beyrouth à l'adolescence, Salhab a traversé le fracas des 17 années de guerre avant un exil à Paris et un retour au pays où il se consacre désormais à une sorte d'inventaire archéologique d'un lieu et d'une mémoire en ruine. Que peut le 7<sup>e</sup> art face au tragique de l'Histoire, face à ce qui ne peut être dit ? Comme Godard, Ghassan Salhab choisit l'essai poétique, la mise à distance méditative, la dialectique du fragment car, déconstruire, loin du récit fictif convenu, est pour lui la seule avenue possible pour traduire la dislocation du temps et de l'espace, de même que l'éclatement des sphères collective et privée dans le Beyrouth d'aujourd'hui.

Dans *Terra Incognita*, les personnages sont des figures mélancoliques de l'errance, des spectres emmaillotés dans la camisole de force d'un passé traumatique au rayonnement aussi complexe qu'insidieux. Que ce soit Soraya, guide touristique qui fuit tout ancrage affectif et se réfugie dans la géographie des corps et la compulsion sexuelle, Leyla qui tente de se raccrocher à une forme de mysticisme rassurant, Nadim l'architecte qui s'enferme chez lui et essaie de se reconstruire en rêvant la ville du futur sur son écran d'ordinateur, ou Tarek l'exilé revenu à Beyrouth sur les traces de ses amours mortes : tous les protagonistes partagent une même identité disloquée aux fragments irréconciliables, mais aux éclats néanmoins miroitants qui réfléchissent leur lumière de l'un à l'autre comme autant de mirages fraternels. Et le cinéma porte ici leur douleur à la fois diffuse et violente, de même que la meurtrissure associée à cette idée du *logis* inaccessible, de cette utopie d'une cohérence perdue avalée par la ville.

Étrangers à eux-mêmes autant qu'à ce qui les entoure, tous et chacun errent dans le labyrinthe d'un espace urbain qui cherche à occulter l'ampleur des blessures sous les simulacres de la reconstruction. De fait, cette reconstruction n'est que la manifestation tapageuse d'un état de guerre qui se poursuit autrement, sur un autre front, celui de l'immobilier. On marche beaucoup dans *Terra Incognita*, même si cette agitation incessante tient du cul-de-sac permanent et renvoie inexorablement à l'impasse de l'histoire. L'exil – intérieur ou autre – se nourrit du mouvement pour faire sens. Régine Robin, encore : « la parole immigrante est insituable, intenable... elle ne s'installe pas. C'est une parole sans territoire et sans attaches. » Ainsi en va-t-il de la partition sourde du film de Ghassan Salhab



qui, à l'image de Soraya faisant visiter avec indifférence les épaves d'un temps glorieux (celui d'un bassin méditerranéen, siège de nombreuses civilisations anciennes), avance par strates au fil des déambulations et interactions de ses personnages pour tenter de mettre en lumière les couches archéologiques d'un état d'être qui écartèle, d'un langage qui se dérobe, d'une mémoire qui se fige. Sous les effets d'une guerre invisible, intériorisée, qui continue d'accabler Beyrouth, même l'archéologie qui se veut la *science* des choses anciennes ne semble plus avoir les évidences d'une science tant le champ de ruines est vaste, incontrôlable, illisible avec ses frontières dévastées. Partout, le deuil, l'incertitude... nulle consolation dans ce cinéma fantôme parmi les fantômes où le spectateur se sent nomade dans une œuvre qui se cherche.

Face à cette béance et cette impossibilité d'ancrage, face à ce lamento entre présence et absence, *Terra Incognita* ne peut que cultiver le fragmentaire, le lapidaire, le concentré, cherchant à reprendre possession d'un espace géographique et intérieur *par* et *dans* le cinéma. Le cinéma comme demeure en construction, comme *logis* à chérir. À l'instar de tous les artistes de l'exil, Ghassan Salhab écrit et filme *entre*, dans le doute. Dans le doute pour mieux croire, multipliant les dislocations discursives et formelles pour reconstituer un semblant d'unité. L'indicible gît là, sous cette mosaïque de déchirements. Le dernier plan nous reste en tête : Soraya molestée par une de ces furtives conquêtes marche sur le bord de mer, le visage tuméfié. Sous la lumière ardente de Beyrouth, elle avance sans plier. Digne comme une affirmation contre le néant. 24

1. Robin Régine, *La Québécoise*, éditions Québec-Amérique, 1983, p. 15
2. Les films de Ghassan Salhab ont été présentés à la Cinémathèque québécoise et à la Lumière collective du 27 janvier au 2 février, à l'initiative de la revue Hors Champ